

| *Moutons
noirs* |



Bracelets. Une des particularités de la situation pandémique actuelle -qui repose à chacun cette vieille question de ce que pourrait être le sens d'une vie qui en vaille la peine au-delà de la simple survie- est de mettre un peu plus à nu certains barreaux de la prison sociale.

Lorsqu'un philosophe d'État affirmait par exemple il y a quelques décennies qu'à l'inverse de sa *destruction* avec le monde qui en a besoin, il était possible d'envisager l'*abolition* de la prison à travers sa diffusion capillaire à l'ensemble de la société, il ne croyait pas si bien dire. En attendant, ce n'est comme souvent pas à un processus de substitution mais de cumul auquel on assiste : en matière énergétique, c'est ainsi à la fois le pétrole, le charbon, le nucléaire et de gigantesques champs d'éoliennes ou de centrales photovoltaïques qui continuent d'alimenter un productivisme mortifère. En matière carcérale, on est de la même façon non seulement confrontés à un encampement massif des indésirables autour des frontières, à la construction de nouvelles tables (15 000 places de détention supplémentaires d'ici cinq ans), mais aussi à une multiplication de formes d'enfermement hors des quatre murs. Si on ne devait prendre qu'un exemple, sans même évoquer les traditionnelles assignations à résidence et autres contraintes, ce serait peut-être l'extension du bracelet électronique qui serait le plus frappant. Fin décembre, en plus des 63 000 prisonniers entassés dans des geôles passées en mode covid (visioconférence, restriction des activités et des permis de sortie), 11 000 autres avaient à la cheville un mouchard sous alarme. Une augmentation de laisses électroniques judiciaires qui accroît les capacités carcérales de l'État et va désormais aussi de pair avec une volonté de les imposer sous forme de « *mesure de sûreté* » post-incarcération contre les prisonniers qui persévéraient dans leurs idées (à commencer par ceux sortant d'une condamnation pour « terrorisme »).

Pourtant, à bien y réfléchir, puisque la prison n'est que le miroir exacerbé de cette société technologique autoritaire, qu'y-a-t-il de surprenant lorsque la plupart des sujets de l'État -révoltés y compris-, se promènent déjà dehors, *volontairement et en permanence*, avec un micro et un GPS en poche, même quand ce n'est pas pour attendre le vil coup de fil d'un patron ?

Dès lors, qu'au prétexte du covid-19 les salariés du port d'Anvers ou de Gien (Loiret), les lycéens de Pékin, les malades ou les voyageurs en quarantaine de Corée du Sud et de Pologne puissent être munis d'un bracelet sanitaire qui relève au choix leur température corporelle, calcule la distance qui les sépare d'autres humains ou vérifie leur localisation, ne fait qu'amplifier un même mouvement où chacun devient son propre maton. Lorsque la frontière se fait toujours plus ténue entre enfermement contraint et auto-enfermement confiné, entre transformations totalitaires de l'espace urbain et architecture carcérale contemporaine, entre laisses et bracelets électroniques, c'est que la vie même -ce coeur à cran d'arrêt comme disait le poète-, tend à devenir une peine en soi au sein de la vaste prison sociale.

Certes, il existe évidemment une différence de degrés entre ouvrir soi-même une porte et être soumis à l'arbitraire d'un bourreau en uniforme, entre un isolement où pénètre à peine la lumière du jour et les rues désertées sur décret, entre privation de sens et substitution du contact humain par celui des machines, mais force est de constater que la vieille métaphore qui disait que la taule n'est pas une extension de la société mais que c'est plutôt cette dernière qui en constitue le prolongement, n'a pas perdu de sa pertinence. Au contraire, même. Alors, si on ne peut s'évader d'une prison sociale qui a désormais colonisé tout espace, si ses différentes cages en poupées russes s'imbriquent et se confondent, quelle autre possibilité nous reste-t-il, sinon de la détruire de l'intérieur ?

En cultivant précieusement un monde qui nous soit propre, en repoussant les assauts d'une domination qui mutile chaque jour notre sensibilité, tout en saccageant sans pitié les barreaux et les murs qui nous retiennent prisonniers. Autant d'obstacles vers la liberté, qui ne s'incarnent plus seulement dans la pierre et l'acier, mais tout autant dans des réseaux diffus de fibre de verre et de cuivre qui courent sous nos pieds et volent au-dessus de nos têtes. Si près d'une centaine d'antennes-relais ont été sabotées en 2020 malgré les différents confinements, le fait que ces structures constituent un anneau supplémentaire de nos chaînes n'y est peut-être pas tout à fait étranger.

Passeport sanitaire. Au cours de la dernière grande épidémie de peste connue dans l'Hexagone, survenue en 1720 lorsque des marchands et notables firent malgré tout débarquer leur cargaison d'étoffes et de coton d'un navire en quarantaine dans le port de Marseille, deux types bien particulier de dispositifs furent déployés. D'une part utiliser les *galériens*, c'est-à-dire les condamnés aux travaux forcés, pour ramasser à la pointe des baïonnettes les cadavres des rues, puis les jeter dans de vieux bastions en les recouvrant de chaux vive. D'autre part construire un peu plus loin un *Mur de la peste* gardé jour et nuit par les troupes françaises et papales, afin d'isoler les régions atteintes et empêcher que le bacille ne se répande sur le reste du territoire. Bien entendu, les riches avaient déjà quitté Marseille pour se réfugier dans leurs bastides, et l'économie étant un impératif incontournable au-delà de toute autre considération, les exploitants viticoles firent remettre à leurs vendangeurs par des bureaux de santé une carte marquée aux armes de la ville pour leur servir de laissez-passer. Jusqu'à l'extinction de l'épidémie en 1722, les autorités délivrèrent ainsi d'un côté des milliers de sauf-conduits intéressés attestant que leur porteur était sain, et d'un autre appliquèrent les instructions royales au cas où des habitants

seraient surpris à franchir le mur : « les faire arrêter avec précaution pour ne pas communiquer [le Mal], les ramener dans leur territoire et leur faire casser la tête devant leurs compatriotes, exemple absolument nécessaire pour les contenir ».

Près de trois cent ans plus tard, ni les priorités d'un système mortifère, ni même les injonctions du pouvoir n'ont au fond changé, bien que le covid-19 soit autrement moins contagieux et mortel (avant de nouvelles mutations ?) que la peste noire.

Certes, les billets de santé se sont transformés en fichier des vaccinés avant l'instauration plus ou moins explicite d'un passeport sanitaire, les antiques laisser-passer municipaux sont devenus des attestations ministérielles sur smartphone, l'autorité religieuse des gardes papaux multicolores a muté en un pouvoir scientifique bardé de blouses blanches, le Codex national qui régit la fabrication des médicaments ne préconise plus d'ingurgiter des potions à base de vinaigre mais de se les faire injecter à base d'ARN messager, et les réfractaires au confinement se font un peu moins casser la tête et un peu plus taxer (voire les deux), tandis que les forçats doivent toujours transporter les cadavres contaminés aux quatre coins de la planète et creuser leurs fosses.

Non, ce qui a radicalement changé sous nos latitudes, ce sont bien trois siècles supplémentaires de domestication étatique : plus besoin de *Mur de la peste* quand une servitude volontaire mâtinée de technologie semble suffire à limiter les mouvements collectifs du troupeau.

Quant aux moutons noirs que leur odeur n'a jamais vraiment attirés, gageons qu'ils sauront une fois encore explorer des chemins de traverse pour refuser l'air des bergers et les prendre à revers.

*Du bulletin 'Avis de tempête' #37, bulletin
anarchiste pour la guerre sociale*

